NOTES & MORCEAUX CHOISIS

bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

n°2 — septembre 1998

L'éthique de la peur

« En cette heure de silence, l'Europe se dessinait déjà : un glacis de pays dévastés, habité par des tribus qui se déchiraient entre elles, par des savants qui dosaient froidement leurs mélanges de sentiments. »

George C. Glaser, *Secret et violence*, 1951.

La critique du monde moderne que nous voulons exposer ici est bien loin d'être sans perspectives, contrairement à ce que le premier numéro de cette feuille, dans son splendide isolement, pouvait laisser croire. Les contours de ce que nous voulons défendre se dessineront à mesure que nous avanceront plus précisément dans la *qualification* des traits propres à ce monde, en même temps que dans la critique générale des innombrables autant que misérables *compensations* que lui, il offre généreusement à son absence totale de perspective.

Ainsi, le précédent numéro de cette feuille se terminait un peu abruptement en évoquant le système totalitaire démocratique, où la technologie s'est substituée à l'idéologie, la dépendance matérielle envers les marchandises issues de la production industrielle à la police politique, et où donc la propagande présente sous un jour sympathique la séparation, la dépossession et l'aliénation, selon le procédé de l'inversion qui lui est habituel :

(Publicité)

"Plus rien ne pourra vous séparer"
Téléphones portables Itinéris.

Bien sûr, un tel système totalitaire n'a rien d'aussi coercitif que les systèmes nazis ou staliniens. Chacun est libre de s'exprimer dans la plus grande indifférence ; chacun fait ce qu'il veut avec la plus totale inconséquence. C'est en cela qu'il est démocratique : il met à profit la bonne volonté de tous pour ajouter au bruit et au chaos grâce auxquels les individus créent l'impuissance générale. Ainsi, sous des dehors chatoyants et des déguisement variés, en fin de compte tout le monde en vient à vivre partout plus ou moins de la même manière, à répéter les mêmes gestes et opinions stéréotypées induits par la fréquentation des mêmes marchandises. C'est là, semble-t-il, l'horizon indépassable de l'imagination sociale : chaque aspect de l'existence étant le produit de "l'idole sociale", *le sens du possible* est paralysé de toutes part par ce qui existe, impressionné par l'unité factice du monde moderne.

Nous vivons dans une époque de réaction, de régression de la conscience sociale. L'insatisfaction à propos de la vie ne cesse de croître, mais la colère qui en découle ne s'attaque qu'à des détails et ne veux surtout pas relier et rallier les autres points d'appui pour la critique du monde dans sa totalité. L'insatisfaction pousse les populations non pas à remettre en question l'ordre social, mais au contraire à revendiquer irrespectueusement et avec colère auprès des autorités des chaînes plus solides et moins dangereuses pour ceux qui les portent ; des illusions moins fragiles et plus durables pour ceux qui ont peur.

La raison en est fort simple : tout le monde est mouillé à divers titres dans la production et le trafic de marchandises frelatées, qu'il s'agisse des agriculteurs, des postiers, des professeurs, des médecins, etc. Personne ne peut plus rien critiquer sans d'abord remettre en question son propre rôle dans le monde moderne, surtout sans reconnaître sa complicité dans la transformation de certaines réalités en ersatz, ne serait-ce qu'en les ayant un jour *laissé passer*.

Et surtout, personne ne pourrait affirmer ne serait-ce qu'un instant une critique globale du monde moderne sans devoir à l'instant et pour la suite l'affirmer pratiquement dans sa propre existence en se privant de tout ce qu'il a identifié comme néfaste, c'est-à-dire en l'occurrence en s'exilant sur une île déserte. Par toutes les compromissions auxquelles oblige la vie quotidienne (par l'usage de l'électricité nucléaire, de l'automobile, du téléphone, etc.) la marchandise s'est *infiltrée* dans la vie de chacun et paralyse tout esprit critique à son égard : elle oblige à reconnaître à la fois les aspects nuisibles qui lui sont liés, et aussi bien à s'en accommoder et à trouver avantageux les *palliatifs techniques* qu'elle fourni aux séparations et dépossessions que, par ailleurs, elle impose partout (l'automobile, marchandise vedette, est le *modèle* de cette transformation radicale de la vie quotidienne).

Et c'est alors critiquer ce monde tout en continuant d'y vivre qui apparaît aux yeux du commun comme paradoxal, contradictoire et *maintenant*, pour tout dire, schizophrénique tant la chaîne des déterminations techniques enserre tout l'espace social et que plus personne n'imagine son existence sans le concours de la machinerie industrielle.

Chacun s'emploie donc à faire coexister pacifiquement en soi et autour de soi *tout et le contraire de tout* dans la plus joyeuse indifféren-

ce envers les contradictions qui peuvent en résulter. Comme sur Internet, en somme, où les vérités les mieux établies coexistent avec les mensonges les plus éhontés au milieu d'un confusionnisme débridé tellement la médiation que constitue cette machinerie à ôté tout *sens* aux *signes* qu'elle véhicule (1). L'adhésion des populations à la modernité semble d'autant plus frénétique que la réalité sociale ne laisse *en apparence* plus d'autre échappatoire ; parce qu'elle anéantit toutes les anciennes formes de l'autonomie des personnes et dissous les communautés et parce qu'elle fourni également aux individus ainsi atomisés les drogues, compensations marchandes et spectaculaires à cette perte. Pour ceux qui ne veulent pas fuir le monde moderne, la *totalité* de leur existence est ainsi aisément prise en charge par lui. Et ce sont donc les machines qui vivent de cette vie que les hommes leur abandonnent…

La dégradation des conditions de l'autonomie, exposée à travers le spectacle des nuisances et de la décadence des mœurs a pour fonction essentielle de répandre une sorte de terreur diffuse. Il est ainsi montré comment, irrémédiablement, le vieux monde édifié par les hommes se délite, comment tout ce qu'ils font par eux-mêmes est condamné et vain, comment à leur tour ils sont corrompus en devenant corrupteurs par leur soif de confort, de richesses, de gloire ou de puissance. Tout cela est montré comme si une étape avait été franchie où un nouveau monde allait se mettre en place et un homme nouveau apparaître ; monde entièrement artificiel et industriel, habité par des hommes pour qui plus rien n'a d'importance ni de signification, pour qui les valeurs qui orientent leur existence sont matérialisés dans les *signes* et les *représentations* mis à la mode par la machinerie industrielle et redéfinis périodiquement pour maintenir la nécessité économique. Le monde et les hommes de l'Automate où *« le mouvement est tout, quant au but politique, il n'y en a tout simplement pas »* (Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, 1951).

Mais nous anticipons… c'est là un état des relations sociales qui ne semble réalisé que fort marginalement, quoique la mentalité qu'il inspire tende à contaminer a peu près toutes les sphères de la société.

Car cette terreur diffuse fait son effet, qui n'est pas tant de *« maintenir les gens dans la peur »* (Georges Orwell, *1984*) que de *banaliser le danger* et par là dévaloriser radicalement l'existence. Ce dont témoigne le cynisme, la frénésie de jouissance et l'esthétique morbide des plus modernes. En obligeant chacun à la coexistence pacifique avec le danger, en accoutumant tout le monde à la folie d'un monde désormais hors de contrôle, en agitant en permanence la menace du chaos et en montrant complaisamment son avance, l'annonce de chaque nouvelle catastrophe ou de nouveaux progrès technologiques — puisque c'est la même chose — a surtout pour effet de *rompre les défenses psychologiques* de l'individu en lui faisant prendre clairement conscience de la dépossession et de l'impuissance générale et à lui faire abdiquer ce qui lui reste de jugement et de volonté dans l'affirmation de ce jugement, envers et contre tout.

Plus que les toxiques répandus par l'industrie, c'est l'écrasement de la conscience individuelle, la perte de toute autonomie par rapport à l'idole sociale qui fait des ravages ; ils engendrent cet abandon et ce renoncement qui rend disponible pour la maladie en préparant la disparition des défenses de l'individu.

La lutte *contre la vie* est le crime commis en commun qui fonde la communauté dans le monde moderne.

la peur en héritage

Il n'a pas manqué d'un philosophe (2) pour poser les fondements de cette *« éthique de la peur »* qui, selon les progressistes, devrait être à la base du *« principe de précaution »* dans tout ce que met en œuvre la société industrielle :

> « *Idéalement, il conviendrait de pouvoir connaître les conséquences lointaines de nos actions sur la nature en nous et autour de nous pour pouvoir les apprécier moralement. Or ce savoir nous est inaccessible. Il faut donc palier cette méconnaissance par ce que Hans Jonas appelle "l'heuristique de la peur".* [selon laquelle] *Il devient moralement obligatoire d'imaginer les conséquences effroyables qui pourraient résulter de nos décisions* [afin d'en prévenir la venue]. »
>
> Dominique Bourg, *Hans Jonas et l'écologie*, in *La Recherche* n°256, juillet-août 1993

Hans Jonas (1903-1993) semble bien être le premier à avoir théorisé, si l'on peut dire, ce point d'idéologie du progressisme, et en ce sens ses discours sont particulièrement révélateurs de la mentalité des personnes sursocialisées (3).

L'identification de l'individu à la puissance qui le domine est le trait caractéristique de cette mentalité : Jonas parle toujours de « notre puissance » lorsqu'il évoque la société industrielle. Il sait parfaitement que l'accroissement de cette puissance technologique mène au désastre humain, à l'anéantissement de toute liberté et autonomie, mais il préfère envisager cela non comme la conséquence logique et inévitable d'une puissance qui échappe à toute maîtrise humaine, mais comme une simple *éventualité* parmi d'autres puisqu'une espèce de sursaut moral, de grande peur ou de "révolte citoyenne" pourrait peut-être, tout aussi bien se manifester et venir comme par enchantement humaniser la dépossession… En somme, l'effondrement de la civilisation n'est envisagé ici que comme *épouvantail*, comme une sorte d'Enfer destiné à nous

1. Exemple de cette substitution et de la dissolution et déréalisation de la pensée qui en résulte: Hakim Bey, *TAZ Zone Autonome Temporaire*, éditions de l'éclat, 1997.

2. Hans Jonas, *Le principe de responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, 1979, trad. éd. Cerf, 1990.

3.Nous utilisons ici les termes de *progressiste* et de *sursocialisation* dans le même sens que Théodore Kaczynski, dans la nouvelle traduction de *La société industrielle et son avenir* (éditions de l'EdN, 1998).

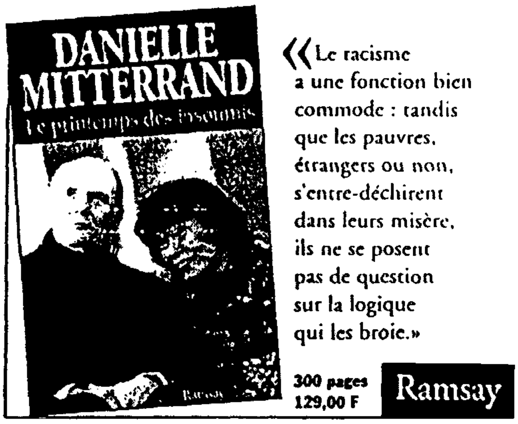
Le Monde, 14 mai 1998.

Charles Rojzman, psychothérapeute

« Ce processus de violence doit logiquement empirer »

Quelle est votre réaction face aux trois meutres de jeunes, commis par des jeunes, ces derniers jours ?

— Ce qui me frappe le plus, c'est l'étonnement de la société et des médias. ça fait des années que les gens de terrain, les intervenants sociaux le crient : il y a des armes à feu dans les quartiers difficiles. La violence augmente, et elle touche maintenant les plus jeunes. On ne l'admet pas parce que cela fait peur et parce que l'on craint que cela alimente le discours du Front National. Or, c'est la poursuite d'un processus entamé depuis plusieurs années et qui doit logiquement empirer puisque cette violence touche des enfants de huit, dix, douze ans.



•**ASTRONOMIE : le 26 octobre 2028, la Terre sera frôlée par un astéroïde** de 2 kilomètres de diamètre, a annoncé, mercredi 11 mars, l'Union astronomique internationale. 1977 XF11 devrait passer assez loin de notre planète (entre 60 000 et 1 million de kilomètres), mais le risque d'une collision n'est pas entièrement exclu.

Un tag sur un mur de la banlieue parisienne. (Photo Le Figaro.)

Le Monde, 5 décembre 1997

La peur en héritage

par Pierre Georges

Donc, il faudra se méfier de tout puisqu'il est dit désormais que nous vivons dangeureusement. Du poulet et du canard chinois, car leur grippe devient la nôtre. Du signe variolique d'Afrique, qui, se moquant de la barrière d'espèce, nous refile ses bubons. Du maïs transgénique qui pourrait nous rendre impérméable aux antibiotiques. Et même de la côte de bœuf, hypothétiquement folle, qui vient d'être interdite de grill en Grande-Bretagne.

Rendez-vous compte. En moins de vingt-quatre heures, les quatres informations ci-dessus ont été diffusées par les agences et les médias. C'est dire l'ampleur du désastre. On se lève, à peu près heureux de vivre. Et l'on se couche, totalement surpris de vivre encore. L'information résonne comme un glas permanent, l'appel lugubre des sursitaires. Un quart d'heure avant sa mort, M. de La Palice s'informait encore ! Comme entreprise de démoralisation, on ne fait guère mieux.

Lecteurs, auditeurs, téléspectateurs, sachez-le, toute résistance est inutile, toute insouciance vaine. CO_2 à tous les étages. Virus à tous les niveaux. Prions dans toutes les assiettes. Le progrès des connaissances ne vaut, dit-on, que s'il est partagé par tous. Partageons, alors, cette absolue certitude que notre compte est bon et notre compte à rebours bien avancé. Que manger, respirer, inhaler, aimer sont des actes irresponsables et pour ainsi dire suicidaires.

Pas un jour, pas une heure sans qu'une découverte, une piste, une intuition, un constat ne rajoutent au simple accablement de vivre. Que notre radeau de la Méduse commun ne se découvre un fléau supplémentaire, une épidémie du moment, une mutation effrayante. Nous avions élevé nos enfants dans la seule et largement suffisante peur du feu nucléaire. Nous leur offrons, désormais, l'éventail de toutes les appréhensions, d'une marche inéluctable vers le siècle de tous les dangers.

C'est agréable, comme perspective, pour les adolescents de l'an 2000, de ne se voir offrir pour tout horizon qu'un catalogue complet des multiples peurs de vivre : peur du chômage, peur du sida, de la drogue. Peur de l'étranger, peur des banlieues, du voisin. Peur de l'agression, du *serial killer*, du pédophile. Peur de l'air, de l'eau, de la nourriture, des mers et des terres. Peur du présent et du lendemain, peur du passé même. Peur de tout et de rien, la peur de leurs parents en héritage.

En ce grand recensement de ce qui menace et rôde, ce grand accablement mortifère très fin de siècle, il faut même leur trouver un certain talent et un bel héroïsme à rester ce qu'ils sont parfois : insouciants et gais, capables de faire le tri entre toutes ces malédictions annoncées et ne pas prendre leurs aînés plus au tragique qu'il ne convient.

Il se pourrait même que dans cette course de vitesse entre l'apocalypse annoncée quotidiennement et l'idée du progrès, de l'avancée des sciences, ils aient fait leur choix. Celui d'être vigilants, certes, mais vivants et assez décidés à le rester. Celui de nous obliger, en somme, à ne pas prendre nos craintes, nos fantasmes et nos informations pour leur réalité.

faire trouver sinon confortable, du moins pas si mauvais, le Paradis de la société moderne.

Ce monsieur et d'autres avec lui, préfèrent donc s'effrayer de tout cela comme d'une *éventuelle conséquence lointaine* justement pour ne pas avoir à examiner ici et maintenant *qui fait quoi* de « notre puissance », pour ne jamais avoir à *regarder en face* ce qu'est le monde moderne et à quel point il est la catastrophe à lui seul…

« Dans tout ce contexte, la puissance joue un rôle complexe et en partie paradoxal. Source du malheur redouté, elle est en même temps le seul moyen de l'empêcher à l'occasion, car il faut précisément la mobilisation sans réserve de ce même savoir dont découle la funeste puissance. En combattant l'effet, nous renforçons la cause. […] D'abord à notre service, cette puissance s'est finalement imposée comme notre maître. Il faut que nous parvenions à exercer sur elle un contrôle dont nous ne sommes pas jusqu'à présent capables, bien que cette puissance soit entièrement l'œuvre de notre savoir et de notre vouloir. »

N'importe qui dont le bon sens ne serait pas paralysé par le respect envers la puissance et l'autorité en conclurait qu'il serait peut-être plus judicieux de s'attaquer aux causes plutôt qu'aux conséquences, c'est-à-dire plutôt que de tenter de réformer cette puissance dominatrice, la combattre en tant que nouveau système d'oppression. Mais notre philosophe avait semble-t-il quelques lacunes du côté de concepts comme *l'aliénation*. A moins qu'il s'agisse plus banalement de veulerie :

« Le pronostic en forme d'avertissement, selon lequel la pression croissante d'une crise écologique mondiale entraînerait le sacrifice non seulement des niveaux de vie matériels, mais aussi des libertés démocratiques, jusqu'à ne laisser subsister finalement qu'une tyrannie prétendant faire œuvre de salut, m'a valu l'accusation de songer à la dictature pour mieux résoudre nos problèmes. […] J'ai dit effectivement qu'une telle tyrannie serait toujours préférable au désastre, et je l'ai donc approuvée moralement pour le cas où ce genre d'alternative se présenterait. […] Nous avons éprouvé que même dans les systèmes coercitifs les plus totalitaires, la faculté de liberté des individus s'anime invinciblement et vivifie notre foi en l'homme. Dans cette foi, nous sommes en droit d'espérer non sans raison que – aussi longtemps que survivront des êtres humains – l'image de Dieu continuera à vivre avec eux, dans l'attente secrète de son heure à venir. »

Hans Jonas, *Pour une éthique du futur*, 1985.

— : —

« Si la fabrication du savon est incompatible avec la fraternité, tant pis pour la fabrication du savon, pas pour la fraternité. Si la civilisation ne peut s'accommoder de la démocratie, tant pis pour la civilisation, pas pour la démocratie. Mieux vaut, certes, se passer de savon que de société. Nous sacrifierions bien évidement tous nos câbles, toutes nos roues, tous nos systèmes, toutes nos spécialités, toute notre science physique, toute notre finance forcenée pour une demi-heure de ce bonheur que nous avons connu avec des camarades dans une taverne. Je ne dis pas que ce sacrifice sera nécessaire; je dis seulement qu'il sera aisé. »

G.K. Chesterton, *Le monde comme il ne va pas*, 1924.

---

aspects de la pseudo-critique

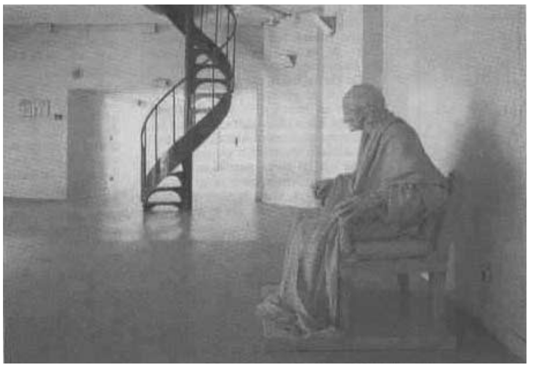
Si nous avons pris quelque peu la peine de nous pencher sur cette pauvre littérature, c'est parce que ce qui nous semble réellement nouveau pour ce trentième anniversaire de Mai 68, c'est l'apparition d'une espèce d'intelligentsia aux prétentions critiques et aux velléités de révolte. Les endormeurs s'indignent maintenant du trop profond sommeil qui gagne le corps social. Ils risquent donc de se retrouver au chômage et, de fait, se recyclent promptement en provocateurs bénévoles.

Eux qui se sont voulu les conseillers éclairés des pouvoirs dont ils n'ont jamais vu l'aveuglement, voilà qu'ils découvrent d'un coup avec effroi le néant des princes et les méfaits des puissants. Ce n'est qu'en désespoir de cause qu'ils se tournent vers celui qu'avec leurs maîtres ils ont toujours méprisé : le citoyen, *« cette chose publique qui a remplacé l'homme »* (Georges Darien, *Le voleur*). Ils invitent avec empressement ce dernier à courir derrière les machines de l'aliénation, à s'emparer des institutions de la dépossession pour en faire des "instruments de résistance", c'est-à-dire pour donner le vernis "citoyen" qui manquait à la régulation du chaos dans la société industrielle.

Le Monde Diplomatique, mai 1998.

Qu'est-ce que le néolibéralisme ? Un programme de destruction des structures collectives capables de faire obstacle à la logique du marché pur.

Par Pierre Bourdieu



VOLTAIRE DANS LES LOCAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Des forces de résistance

« Où ça ? » semble demander Voltaire…

Voir de même le dossier intitulé par antiphrase
Un autre monde est possible et autres bourdieuseries

Déjà de telles suggestions semblent trouver une sorte d'écho chez les pouvoirs publics, pressés, après avoir nié leur culpabilité dans diverses affaires (sang contaminé, vache folle, etc.), de diluer dans le consensus leur responsabilité dans celles à venir (4).

Certains de ces intellectuels avaient depuis longtemps quelques velléités critiques, mais sur un ou deux détails : marottes de spécialistes qui pensent que leurs collègues se trompent, activité compensatoire à leur soumission de tous les jours qui les fait paraître originaux, voire excentriques aux yeux de leurs élèves. Bref, ils brassent ainsi un ensemble vague d'idées confuses qu'ils n'ont jamais eu le courage d'approfondir ou pris la peine de relier à d'autres du temps ou cela était le plus aisé, c'est-à-dire du temps ou il existait un mouvement de contestation dans la société. Ces velléités qui se sont tout de suite éteintes ou qui ont ronronné confortablement pendant des décennies trouvent maintenant à se recycler dans le militantisme institutionnel ou dans de belles poses intellectuelles.

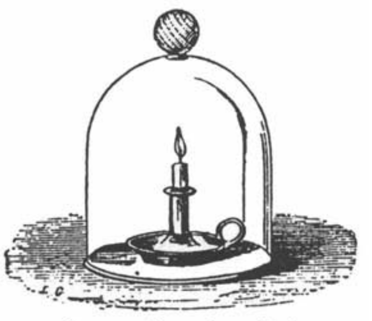
Ainsi, un Pierre Thuillier qui voit bien qu'il y a quelque chose de pourri dans la société industrielle remonte jusqu'au XIIe siècle pour trouver l'origine de la technologie et de la science moderne mais occulte complètement le XXe siècle, ses bouleversements critiques et révolutionnaires autant dans la société que dans la technique, pour conclure mensongèrement :

« Pourquoi tant d'années se sont-elles écoulées sans qu'il y ait eu de contestation plus radicale ? Répétons-le, il a fallu attendre 1999 pour que la grogne commence à se transformer en authentique colère… »

Pierre Thuillier, *La Grande Implosion*, 1995.

Ces philistins sont en fait les plus fervents apôtres du modernisme ; ils veulent en dénoncer les travers, les inconvénients ou les abus sans voir la perte de liberté et d'autonomie qu'il engendre centralement. Il n'en viennent à cette critique parce qu'ils sont poussés par la peur des conséquences maintenant trop évidentes, parce que menaçantes, du fonctionnement du système, et elle reste superficielle parce qu'ils sont paralysés par le respect envers ce système dont leur existence dépend entièrement. Ce sont des idéalistes dans le plus mauvais sens du terme, en ce que, pour ne pas avoir à regarder la réalité en face, ils se gobergent de pauvres illusions. Leur *sens du possible* est atrophié au point qu'ils ne sont plus capables de comprendre les possibilités qui se sont jouées dans l'histoire, de n'avoir, comme les gauchistes, d'imagination que pour le pire et en conséquence de se raccrocher aux utopies les plus misérables, c'est-à-dire à *une modernité à visage humain*…

Eux qui n'ont jamais voulu des révolutions lorsqu'elles étaient possibles se prétendent ouvertement "révoltés" au moment même où *le temps des révolutions est terminé*. Car le capitalisme et la technologie ont unifié la planète et laminé les consciences sous leur bienveillante tutelle, aussi la question sociale ne porte t-elle plus sur le sens que les hommes peuvent donner à leur existence, mais uniquement sur la *direction* qu'elle doit prendre à l'intérieur du monde moderne. Tous ces intellectuels ne font donc figure de "révoltés" — et d'abord à leur propres yeux — que parce qu'ils sont fondamentalement des réformistes et que plus personne ne peut parler sérieusement de révolution pour leur faire de l'ombre. La société industrielle s'est rendue en grande partie indispensable et les valeurs qui la fondent, avec ses marchandises, ont colonisé les esprits au point que plus personne n'ose imaginer que différent *modes de gestion* de la machinerie et jamais sa remise en question radicale.



La pensée universitaire.

Le « politicaly correct » dans sa version européenne se manifeste donc dans la fausse conscience de gauche qui milite pour le « service public », « l'État providence », « l'Europe sociale », mais qui en même temps voit dans l'Union économique européenne, la mondialisation du marché et les technologies des vecteurs du Progrès, bien que dévoyés par de méchants capitalistes. Bref, ils veulent marier la désintégration sociale et les techniques les plus modernes du contrôle et de l'aliénation, c'est-à-dire qu'ils aspirent à une sursocialisation encore plus poussée ; exactement comme les fanatiques du progrès technique croient pouvoir trouver des solutions aux problèmes engendrés par ce même progrès par un recours encore plus intensif aux techniques.

Face à ces progressistes, il y a donc les "libéraux", c'est-à-dire les promoteurs des formes les plus brutales et archaïques d'intégration des individus au capitalisme. En fait, nous avons là les deux faces de la même fausse monnaie de la société moderne : les libéraux détruisent avec le rouleau compresseur de l'Économie et des technologies les anciens rapports sociaux et les communautés, et les progressistes intègrent les individus ainsi atomisés dans la société industrielle à l'aide de l'État et de ces mêmes technologies. Ces frères ennemis participent donc tous deux de la recomposition du paysage social en Europe, et l'on peut se poser la question de savoir à quel point cette mouvance pseudo-critique peut intégrer les revendications et l'insatisfaction liées à la modernisation.

Jusqu'à quel point et sous quelles formes, ils peuvent récupérer le malaise liée à la sursocialisation pour le faire participer à cette même sursocialisation, ne serait-ce qu'en tant qu'indicateurs des thèmes propres à être récupérés pour

4.Voir le tract *De la démocratie génétiquement modifiée*, concernant la conférence de consensus sur les OGM qui s'est déroulée au mois de juin 1998 (ACNM, BP 178, 75967 Paris Cedex 20).

anesthésier l'opinion ? Un Pierre Bourdieu, par exemple, est vraiment ringard, mais il a découvert le créneau, a su ouvrir le marché et l'exploiter fructueusement. Déjà de plus modernes lui emboîtent le pas avec des marchandises moins grossièrement frelatées. A suivre…

le "mouvement des chômeurs" et l'Assemblée de Jussieu

Il n'y a malheureusement pas que chez les personnes sursocialisées que l'imagination et le sens du possible sont paralysés par l'écrasante unité du monde moderne.

L'assemblée qui s'est tenue dans les locaux de l'université de Jussieu à l'occasion du "mouvement des chômeurs" a réuni un certain nombre de personnes sur la base du refus du monde existant. Notons d'abord qu'ils se sont rassemblés-là sous la dénomination de « chômeurs, précaires, etc. » sans réellement prendre la peine de préciser que c'est leur refus de l'ordre établi qui était essentiellement à l'origine de leur condition et non les seules circonstances économiques, comme pour la grande masse des chômeurs. Voilà un détail qui, s'il avait été relevé, aurait permis de lever bien des ambiguïtés et de faire progresser les discutions vers une clarification des objectifs que pouvait poursuivre une telle assemblée.

Le "mouvement des chômeurs", en réalité, n'était porté que par les médias qui relayaient les actions spectaculaires, mais très-isolées de quelques individus remontés ou désespérés et d'autres d'ultra-gauche plus ou moins encadrés par des syndicats (AC!, CGT, etc.). Cet écho médiatique diffus donna l'illusion d'un mouvement à l'échelle nationale, qui suscita des tentatives de coordination de ce qui n'était en fait que des miettes éparses d'agitation : ni la grande masse des « chômeurs et précaires » directement concernée, ni le reste de la population constamment menacée du déclassement ces dernières années ne jugèrent utile de soutenir ce "mouvement". Voilà qui aurait dû donner la mesure de l'indifférence qui règne maintenant dans la société, et par là ramener à des proportions plus modestes les ambitions de l'assemblée qui s'est tenue à Jussieu.

Cette assemblée s'est constituée sur la base de ce que ses membres *ne voulaient pas*, à savoir le monde existant en général – ce qui est bien loin d'être aussi précis que le monde moderne en particulier, comme on va le voir – et sans réellement savoir pour autant *ce qu'ils voulaient*, sinon rester ensemble et continuer l'agitation commencée autour de ce "mouvement des chômeurs". Ce flou dans les intentions s'est traduit dans le fonctionnement par la volonté de maintenir au sein de cet assemblée une sorte de *consensus* permettant à ses membres de s'identifier à une organisation mythique. En fait d'organisation, cette assemblée n'a voulu se doter d'aucun pouvoir de décision, se voulant plutôt un lieu d'échange et de discussion, et préférant laisser à chacun le soin de faire ce qu'il voulait. Elle laissa donc les mains libres à ceux qui étaient déjà et par ailleurs organisés sur des bases plus solides, à savoir un groupe d'activistes et de gauchistes plus ou moins autonomes – certains étant à la remorque d'AC!.

Ceux-là purent entraîner tant de personnes avec eux parce qu'ils leur firent partager le *rêve* d'un mouvement social, d'un soulèvement de masse, d'une insurrection ou d'une révolution encore possible qui renverserait l'ordre établi. Le plus petit dénominateur commun autour duquel se sont cristallisés tout un ensemble de personnes d'idées très diverses, quoique appartenant toutes au "milieu radical", c'est qu'en fin de compte un peu *d'agit-prop* alliée avec l'insatisfaction présente partout pouvait à plus ou moins long terme susciter, encourager et contribuer à l'apparition d'un mouvement de masse de contestation de la société. Et cela est un rêve, à la fois parce qu'une telle perspective est maintenant totalement illusoire et que sa réalisation, en conséquence, est elle-même vécue dans l'illusion la plus complète. En témoignent les "actions", qui se débattant dans le vide social firent dans le ludique, le théâtre de rue, le happening et la blague de potache, et le fait que quelqu'en soit le résultat, il fut toujours trouvé fort bon, extraordinaire, exaltant, etc. selon le style invariablement apologétique et enthousiaste des comptes-rendus de balade (le plus délirant dans cet ordre étant celui intitulé *Le Lundi au Soleil*) (5).

Ce qui a pu maintenir durablement l'illusion qu'il se passait quelque-chose à Jussieu, résidait essentiellement dans le sentiment de puissance que donne l'immédiateté de l'effort que déploie chacun de ses membres : il suffisait d'aller à l'Assemblée, aux discussions dans les bistrots, de participer à la préparation des "actions" et aux balades et il se passait quelque-chose : on était *« tous ensemble, tous ensemble ! »* (selon le slogan le plus creux de décembre 1995). La facilité est totale, il n'y a pas d'élaboration, rien à construire dans la durée ; au contraire, tout se fait dans l'instant. Les balades sont une succession d'instants séparés autant géographiquement que dans le contenu, et tout se fait là dans une sorte de présent perpétuel. Le *mouvement* seul donne corps à l'accumulation d'instants vécus dans un enthousiasme que leur protagonistes sont les seuls à partager.

Les énergies s'épuisant dans ces vaines "actions" qui n'avaient en réalité d'autre finalité que de prouver aux gauchistes leur radicalité en la montrant à tous les passants et à quelques médias, cette assemblée ne put affirmer aucune autre perspective que celle de durer le plus longtemps possible. Toute réflexion critique sur le monde étant paralysée par l'activisme, elle ne put affirmer d'idéal qu'à travers des formules abstraites, telle que *« se réapproprier la vie »*, *« abo-*

5.Voir le receuil de tracts et textes du mouvement des chômeurs intitulé également *Le Lundi au Soleil* publié par les éditions de l'Insomniaque et *"La bande à 35h par jour"* (21ter, rue Voltaire, 75011 Paris).

lition du travail », etc. sans que jamais les modalités concrètes de leur réalisation soient envisagées autrement que sur le mode parodique ou symbolique, comme source de thèmes pour de nouvelles “actions”.

« Le spectacle n’est pas un ensemble d’images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images. ». Ainsi, le sens de cette élémentaire définition semble échapper complètement à nos gauchistes. Les médias sont à leurs yeux le *symbole*, l’image même du spectacle, quand au *sens*, à l’aliénation que ce concept désigne, leurs happenings et leur théâtre de rue en sont préservés, comme par miracle. Les films qu’ils se jouent avec la violence, les preuves de la radicalité qu’ils se renvoient les uns aux autres et les rôles critico-subversifs qu’ils se donnent devant tout le monde ; bref, *ce rapport social entre des personnes, médiatisé par les images de la radicalité*, pour eux, ce n’est pas un spectacle, pour la bonne raison qu’à travers ces simulacres, ils critiquent ce qu’ils appellent “le spectacle” (entendez : l’ordre établi et ses représentations convenues).

Lorsque quelques personnes avancèrent (de manière peut-être maladroite) ces remarques en assemblée (6), les spécialistes de l’activisme de rue identifièrent immédiatement toute réflexion critique à un travail *« d’intellectuel dans son cabinet »* et dirent ensuite de telles interventions qu’elles étaient la manifestation du *« voile opaque de la raison »* venant inopportunément troubler leurs douces rêveries…

Nous avons pu malheureusement constater aussi à quel point la dépossession a fait des ravages chez des personnes que nous pensions plus critiques et plus sensibles, en constatant comment elles se sont ingéniées, dans ces très-banales circonstances, *à ne pas faire usage* de ce que pourtant on aurait pu croire qu’elles savaient pertinemment. Le consensus, l’activisme spectaculaire, l’auto-illusionnisme débridé, l’abstraction des idées ont permis de faire coexister-là tout et n’importe quoi ; voilà quelques traits – parmi d’autres – qui nous paraissent bien *modernes*. En cela, cette assemblée n’a pas su se démarquer des tares propres à son époque.

Nous avons fait-là des rencontres intéressantes et instructives, et rien de tout cela ne nous a laissé *indifférent*. Il ne faudrait donc pas déduire de toutes ces critiques que nous regrettons d’avoir participé, durant deux semaines, à cette assemblée. Nous regrettons seulement de n’avoir pas su formuler et exposer mieux sur le moment certaines choses que nous disons ici rétrospectivement (*).

Nous avons également été surpris d’entendre certaines personnes nous dire qu’en toute choses il y a ou il faudrait, nécessairement ou inévitablement, *une part d’illusion*. Remarquons qu’en l’occurrence, la “part d’illusion” était un peu grosse et à ce degré il est vraiment plus pertinent de parler *d’aliénation*. D’autre part, une illusion qui n’est qu’une parodie est un *mensonge*, tout simplement.

Mais pour revenir à l’essentiel, il nous semble, au contraire, que s’il est des époques où les révoltés ont le moins eu besoin d’illusions, c’est bien les époques de réaction et de régression sociale comme celle que nous traversons. C’est dans de tels moments que la conscience claire de ce qui est et des raisons du refus de ce qui est devait progresser – c’est-à-dire aussi se dégager de ce qui s’est révélé être des illusions de l’époque précédente – pour découvrir les nouveaux point d’appui à partir desquels renouveler la critique. Et pour avancer malgré les circonstances hostiles, envers et contre tous, il faut non pas des illusions, mais bien un *idéal*, c’est-à-dire un but positif relativement précis vers lequel faire tendre ses efforts, un contenu, en opposition aux valeurs dominantes, à donner consciemment à son existence.

Et parmi toutes les critiques que l’on peut faire à cette assemblée, rétrospectivement, ce qui nous parait y avoir manqué de plus important, ce fut finalement un idéal, ou au moins *la recherche d’un idéal*. C’est là malheureusement un manque propre à tous nos contemporains, et il est particulièrement regrettable de constater que des personnes refusant le monde tel qu’il existe partagent également ce manque, et ne sachent formuler leur refus et leurs désirs que dans le langage même du monde qu’ils prétendent combattre. Probablement, outre la curiosité pour ce genre de regroupement, nous espérions trouver dans cette assemblée des personnes intéressées à participer à l’élaboration de cet idéal. En fait nous avons eu grand tort de ne pas tenter tout de suite de clarifier *le sens de cette recherche* dans les circonstances actuelles, avec les quelques personnes que nous avions rencontrés, un moment, sur cette base. Les objectifs que nous voulions poursuivre n’étant pas très clairs, cela aggravé d’une nette propension à l’abstraction métaphysique et au surréalisme débridé chez certains, les réunions n’eurent pas longtemps de suite… C’est donc de ces différentes tentatives infructueuses et de la volonté de préciser pourtant ce que nous recherchons qu’est née cette feuille.

le sens du possible

Le sens du réel — pour reprendre les termes de Robert Musil (cf. ci-dessous) — paralyse aujourd’hui complètement le sens du possible au point de ne plus laisser à l’idéal d’autres latitudes que d’inventer différents *modes de gestion* pour la société industrielle. Cette impuissance à imaginer *autre chose* se manifeste dans tous les secteurs de la société, comme nous avons voulu en donner un petit aperçu ici. L’éthique de la peur

6.Voir notamment les textes *Ce qui a lieu à Jussieu* I et II signé Bertrand et *Réflexions sur l’Assemblée de Jussieu* signé Caroline (disponibles sur demande à N&MC).

*.Voir également de Miguel Amoros, *Le mouvement des chômeurs en France et en Espagne d’un point de vue désabusé*, novembre 1998 (disponible sur demande à N&MC).

autant que la fascination pour la modernité paralyse la conscience devant les sacrifices et les efforts qu'impliquerait une remise en question radicale de la société industrielle. Mais ce n'est que parce que les sacrifices immenses que cette dernière exige pour fonctionner sont repoussés dans l'ombre, dissimulés par le spectacle de ses résultats, l'illusion de facilité qu'ils procurent. Son principal résultat est une perte subjective et la dépossession objective de tout point de comparaison à partir duquel formuler un jugement et orienter son existence en fonction de ses goûts ; c'est de là qu'identiquement se perd toute perspective autre que la défense de ce qui existe « pour la bonne raison que cela existe ».

A l'inverse de la morale chrétienne et plus tard socialiste qui encourageait les pauvres à la patience en attendant le paradis ou le grand soir, la morale moderne — comme lors des grandes épidémies (voir à ce propos la peste d'Athènes racontée par Thucydide) — presse de jouir brutalement de tout avec pour conséquence de dévaloriser et de détruire dans le même mouvement le passé et son souvenir, pour faire oublier que l'avenir sera aussi vide que le présent.

A l'opposé de cela, et pour conjurer autant la vision misérabiliste du passé que la vision catastrophiste de l'avenir, nous considérons l'histoire humaine — les mœurs et la vie sociale, les arts et les métiers — comme une riche accumulation d'expérience dont on peut encore tirer d'utiles enseignements et inspirations pour se réapproprier consciemment les conditions de son existence. Dans un moment ou le mouvement général de la société est de pousser à la socialisation des moindres activités humaines (dans la perspective que l'informatisation et Internet pourront coordonner et unifier l'ensemble à une échelle encore plus vaste pour dépasser les contradictions locales), cela nous paraît une tâche urgente et une activité salutaire que de pratiquer un métier et de développer consciemment des goûts, des valeurs et des idées dans une perspective complètement opposée. Une activité productive peut être un point de départ pour l'élaboration consciente des valeurs qui fondent l'autonomie personnelle et les bases matérielles d'une vie sociale.

Nous croyons que c'est là réellement le moyen pour *commencer de se sauver* du monde moderne.

S'il y a un sens du réel, il doit y avoir aussi un sens du possible

Quand on veut enfoncer des portes ouvertes avec succès, il ne faut pas oublier qu'elles ont un solide chambranle : ce principe, d'après lequel le vieux professeur avait toujours vécu, n'est autre chose qu'une exigence du sens du réel. Mais s'il y a un sens du réel, et personne ne doutera qu'il ait son droit à l'existence, il doit bien y avoir quelque chose que l'on pourrait appeler le sens du possible.

L'homme qui en est doué, par exemple, ne dira pas : ici s'est produite, va se produire, doit se produire telle ou telle chose ; mais il imaginera : ici pourrait, devrait se produire telle ou telle chose ; et quand on lui dit d'une chose qu'elle est comme elle est, il pense qu'elle pourrait aussi bien être autre. Ainsi pourrait-on définir simplement le sens du possible comme la faculté de penser tout ce qui pourrait être "aussi bien", et de ne pas accorder plus d'importance à ce qui est qu'à ce qui n'est pas. On voit que les conséquences de cette disposition créatrice peuvent être remarquables ; malheureusement, il n'est pas rare qu'elles fassent apparaître faux ce que les hommes admirent, et licite ce qu'ils interdisent, ou indifférents l'un et l'autre… Ces hommes du possible vivent, comme on dit ici, dans une trame plus fine, trame de fumée, d'imaginations, de rêveries et de subjonctifs ; lorsqu'on découvre des tendances de ce genre chez un enfant, on s'empresse de les lui faire passer, on lui dit que ces gens sont des rêveurs, des extravagants, des faibles, d'éternels mécontents qui savent tout mieux que les autres.

Quand on veut les louer au contraire, on dit de ces fous qu'ils sont des idéalistes, mais il est clair que l'on ne définit ainsi que leur variété inférieure, ceux qui ne peuvent saisir le réel ou l'évitent piteusement, ceux chez qui, par conséquent, le manque de sens du réel est une véritable déficience. Néanmoins, le possible ne comprend pas seulement les rêves des neurasthéniques, mais aussi les desseins encore en sommeil de Dieu. Un événement et une vérité possible ne sont pas égaux à un événement et une vérité réelle moins la valeur "réalité", mais contiennent, selon leurs partisans du moins, quelque chose de très divin, un feu, une envolée, une volonté de bâtir, une utopie consciente qui, loin de redouter la réalité, la traite simplement comme une tâche et une invention perpétuelles. La Terre n'est pas si vieille, après tout, et jamais, semble-t-il, elle ne fut dans un état aussi intéressant.

Robert Musil, *L'homme sans qualités*.

NOTES & MORCEAUX CHOISIS
bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle

c/o Bertrand Louart
52, rue Damrémont – 75018 Paris

Abonnement de soutien et participation aux frais d'envoi pour les deux numéros à venir : 8 euros

Les ventes sont la seule source de financement de cette publication

CCP: SCE 38 182 28N (chèques à l'ordre de Bertrand Louart)
email : NetMC@9online.fr — http://netmc.9online.fr/